

V I V A T Madame Lejeune!

"Le sommet d'une vie, dépouillée de l'emphase et de l'enflure artificielle de l'ambition, de la jalousie, de la réussite à tout prix, de toutes les mesquineries qui constituent "les caractères" réside dans le quotidien vécu simplement avec des gestes justes, dans l'accomplissement serein du destin: "Que les mots harmonie, équilibre, perfection, noblesse sont déplaisants. Nous les avons si bien gavés qu'on dirait de grosses femmes à petits pieds, incapables de se mouvoir. Mais quand on découvre une harmonie, une perfection réelle, on s'étonne de la trouver si naturelle. Elle est à notre niveau. Elle est comme un ruisseau, non point régulière, mais avec toute l'indépendance et l'insouciance de la Nature, sans se contraindre au grandiose ou à l'accompli." (Robert Musil)

C'est cela, Madame Lejeune, et elle a 90 ans!

Elle m'accueille sur le pas de la porte de sa coquette et blanche maison sur le chemin du Widenrain à Männedorf, dans laquelle les intimes pénètrent à contre-bas, sur le côté, en passant sous le feuillage dru du vieux poirier, sur les dallages du jardin dans les interstices desquels fleurissent au printemps les pâquerettes et les primevères. Au loin le lac de Zürich brille comme une ablette. Le regard plonge à travers une vitre dans le fouillis de plantes exubérantes et de fleurs, un cyclamen sauvage rapporté par le Pasteur Lejeune de ses randonnées à pied dans le Flexstal près de Sils, (-là où se trouve la cabane en bois qui a servi de refuge pendant les vacances-) ou encore un cactus aux ramifications multiples et bizarres, un "Christusdorn" épineux dont les fleurs d'un rouge écarlate ressemblent à des étoiles sanglantes. Des fleurs partout, une grande table près de la fenêtre où la tasse de café côtoie des pierres lisses et brunes, des livres et encore des livres, des lettres, des coupures de journaux, des photographies, une broderie -Nature morte à la Gaugin-; c'est là qu'elle est assise, la vieille dame dont le visage si personnel est inoubliable: un profil régulier beau et racé, la coupe de ses cheveux blancs, lisses et courts est celle des femmes des années vingt. Les traits n'ont rien d'une nonagénaire, des rides certes, mais elles sont lissées par la spiritualité et l'intel-

ligence qui jaillissent des yeux sombres, d'une vivacité extraordinaire. Elle a l'air presque d'une jeune fille tant la vibration de la sensibilité, de la bonté, de la fraîcheur d'âme est grande dans l'expression mobile des traits, on dirait, la voyant si décidée et si entière, une représentante du féminisme moderne, une Simone de Beauvoir, et elle est l'épouse d'un pasteur, une mère, une maîtresse de maison, mais aussi une artiste, versée dans la politique, l'ethnologie, l'art, la philosophie, la psychologie (-ses lectures sont nombreuses et multiples-)...une femme au véritable sens du terme dont la valeur n'a pas dû attendre le nombre des années!

Dans sa main, souvent, elle caresse une pierre ovale, marbrée, couleur d'ambre. Elle raconte et se souvient des années passées avec le Pasteur Lejeune, dont la chambre est en haut à l'étage, restée telle qu'il y a vécu et telle qu'il y est mort, toute simple, un lit strict et étroit, au-dessus duquel la colombe blanche sur fond azur de Braque invite au voyage... Sur les murs, dans le couloir, dans les chambres, des tableaux, encore des tableaux, des Picasso, des Braque, des Daumier, des Rouault, des peintures de Madame Lejeune. Après son baccalauréat elle a suivi des cours de peinture de Wilhelm Hummel et de Ernst Gray Ruegg, puis ceux de Maurice Denis à l'Académie Ranson de Paris. Son talent est incontestable et ses gouaches remémorent les paysages où elle a vécu avec son mari et ses deux enfants. On y retrouve les montagnes près de Fledern. Le printemps explosait subitement dans cette contrée de neige presque éternelle et il couvrait alors les prés d'anémones violettes et pelucheuses, de gentianes bleu-nuit, de crocus aux couleurs éclatantes. D'autres aquarelles rappellent le paysage autour d'Andeer, le Chamsertal. Une estampe, d'ailleurs, montre la vue depuis le Bamberg sur Andeer et sa belle église romane, connue dans toute la région et au-delà.

Des livres précieux, des collections rares dans la bibliothèque du Pasteur, des pierres servant de serre-livres, comme celle détachée d'un sommet par Robert Lejeune lors de son ascension

du Piz Longhin dans le Haut Engadin, des racines alpestres multiformes, des moulages de Fritz Wotruba ou d'artistes du pays, des masques suisses, des objets personnels, rassemblés par le couple depuis leur mariage en 1913. La maison traduit bien l'âme de ses habitants, elle respire leurs habitudes et leurs aspirations. Dans la chambre de Susa Lejeune, de nombreuses photographies de son époux, de ses enfants, de ses amis sur un vieux secrétaire en bois précieux, des colliers de coquillages, des pierres qu'elle affectionne, dans un grand plat en osier tressé. Sur les marches des escaliers des piles de journaux, collectionnés par Christophe dont la mémoire pour les dates et les nombres est phénoménale; il a plus de 50 ans -déjà- l'enfant qui n'est pas comme les autres, pour lequel elle est l'amie, la pédagogue, un roc auquel il s'agrippe, le havre de paix, de patience et d'amour inconditionnel. Il écoute de la musique dans le salon avoisinant où se trouvent la chaise brodée au petit point par Marian Wotruba et, sur le chambranle de l'âtre dont la plaque de granit est un souvenir d'Andeer, des figurines sculptées par son mari Fritz Wotruba. C'est là qu'un soir d'été pluvieux, le regard perdu dans le jeu des flammes, nous avons écouté le Pasteur et sa femme parler de Musil. L'aide morale et financière, apportée par le couple à l'écrivain autrichien, à cet exilé sans patrie et sans ressources, souvent au bord du désespoir et du suicide, était celle d'amis à toute épreuve. Les lettres de Musil et de Martha en témoignent. Mais les Lejeune ne faisaient pas cas de leur geste spontané, venu du coeur, simple et naturel. L'amour du prochain n'était pas un vain mot. Ils vivaient tous les deux la charité, et non pour la charité.

Elle en parle, Madame Lejeune, avec une grande douceur et la nostalgie du regard qui se souvient des misères et des joies passées, celles d'autrui et les siennes. Aucune révolte, aucune amertume, une acceptation sereine et lucide de la vie quotidienne que le Pasteur -"der Sozi-Pfarrer"-, comme on aimait l'appeler, décrit si bien dans ce petit livre dont il nous fit un jour cadeau: "Erinnerungen eines Bergpfarrers".

Une existence sans histoire, mais peut-être plus riche et plus importante que celle des "faiseurs d'histoire". A Männedorf, dans cette maison cachée sous la verdure et les fleurs, à l'écart des grandes routes, là où les bruits inutiles sont estompés, là où la prairie grimpe sur les hauteurs, l'histoire a un visage, celui de la maîtresse des lieux. Elle s'est gravée dans cette physionomie impavide, comme taillée dans la pierre des statues des cathédrales du Moyen Age; elle a 90 ans, et dans chaque ride les strates d'une vie se sont creusées. Mais la jeunesse du regard, la vivacité, le rayonnement de toute la personnalité bravent le temps, dolmen vivant et indestructible, témoin des vraies valeurs de la vie.

21 Juni 1978

Marie-Louise Roth